

## *P'tit Louis*



Il s'appelle Aumaréchal, il est maréchal-ferrant, cela ne s'invente pas. Pour tout le monde, c'est P'tit Louis. Ça tombe bien car il n'est pas petit du tout. Il faut dire que ce métier n'est pas voué aux gringalets, chichiteux, donc P'tit Louis est un gars costaud. Comme dit mon grand-père, un de ses copains, "il en a écrasé du fer", oui, il en a écrasé. Faut dire qu'il a de sacrées mains, de vrais battoirs. Quand il vous sert la vôtre, elle n'en mène pas large.

Je me souviens bien du frappé à trois temps avec ses variantes. Un grand coup suivi de deux petits, comme pour se faire pardonner de faire mal au métal. Ou alors, un coup bref, presque indolore, enchaîné avec le vrai et enfin un dernier rebond. Le premier était un tir à blanc, pour ajuster la trajectoire et programmer les muscles, pour régler la frappe. Il faut dire qu'un coup mal ajusté vous détruit tout le bel effort consenti jusque là. Ça, c'est pour la main droite qui forge, la gauche tient le morceau de métal et l'adapte à l'enclume. C'est que c'est compliqué une enclume. Il y a des parties plates, des rondes et d'autres pointues. Arrondir un fer vous demande un sacré coup d'œil pour choisir le bon emplacement. Et puis il y a les pinces... les pinces car elles sont nombreuses, de toutes tailles, de toutes formes, de toutes mâchoires. De plus, il vaut mieux en disposer de plusieurs car le métal chaud ne tarde pas à transmettre ladite chaleur aux pinces et, par sympathie réciproque, à vos mains, si calleuses soient-elles. Il n'y a pas de gant et de toute façon, à quoi bon. Je ne suis pas certain d'ailleurs que les quolibets n'auraient pas accueillis un tel équipement ! Des pinces, il y en a partout, surtout autour du foyer de la forge, à portée de main, tels les outils de chirurgie en salle d'op. Au centre, la forge, lieu de toutes les mythologies. Au milieu, le charbon, les braises et autour la cendre. Les outils, dont les fameuses pinces, sont disposés en éventail en lisière. Il y a aussi des réservoirs d'eau qui servent à refroidir les pièces forgées ou à tremper le métal. Les pièces à travailler sont placées dans les braises : fer à cheval, soc de charrue, pioche.... C'est le moment d'activer le feu. Il y a la soufflerie électrique mais beaucoup plus intéressant est le grand soufflet. La pratique habituelle consiste à ranimer les braises et faire le gros du travail avec la technologie moderne et puis à ajuster la température avec le grand soufflet : quelques coups et c'est parfait. C'est qu'il est impressionnant, accroché au plafond. Le tuyau arrive directement dans le foyer. La chaîne pend de l'autre côté, avec une petite poignée de bois et un contrepoids pour remonter. Il faut dire que c'est tentant pour un gamin de jouer avec ce super engin, c'est quand même autre chose que le petit machin qu'on utilise chez soi pour la cheminée quand un bois humide met de la mauvaise volonté à brûler. P'tit Louis n'aime pas trop qu'on joue avec. Les rares fois où c'est permis, ce sont des grands moments où l'on ressent le privilège de toucher au divin. Tout bon métallurgiste le dira : la température, ça se mesure à l'œil ; on attrape la pièce, un coup d'œil et direction l'enclume ou retour dans les braises, c'est selon. P'tit Louis remet rarement dans le feu, l'expérience vaut toute minuterie.

L'atelier, la forge, est dans la rue principale, en plein centre du village, c'est pratique. Forcément, elle n'est pas loin des nombreux bistrots, car ils sont nombreux. Autrefois, diront les anciens, il y en avait encore davantage, et tous vivaient de leur commerce.

La forge est un lieu de rencontre, de convivialité comme on dira plus tard, quand il n'y en aura plus de convivialité ni d'endroit pour se retrouver. Elle est forcément sur le chemin de l'école, beaucoup de choses se trouvent sur le chemin de l'école, tant les chemins sont légions et adaptables. La forge, c'est surtout passionnant quand on y ferre un cheval ? Il faut dire qu'ils sont encore nombreux. Certes, les tracteurs ne sont pas rares, machines et animaux cohabiteront encore longtemps. Allez donc passer une bineuse entre deux rangs de pommes de terre avec un tracteur !

Les chevaux, c'est comme les humains, il y en a des calmes et des plus nerveux. Pour le ferrage, deux méthodes : la participative et la captive. Dans la première, le cheval (ou la jument) se fait volontiers ressemeler les chaussures. Les acteurs, il y en a au moins deux (sans compter le cheval, bien sûr) P'tit Louis et "l'assistant", qui est souvent le propriétaire de l'animal. Les rôles sont les suivants : l'assistant tient le pied tandis que P'tit Louis procède au ferrage. Le cheval bien intentionné donne volontiers son pied, il suffit de saisir la touffe de poils du paturon, de tirer légèrement et le dessous du sabot est à la disposition du forgeron. Parfois, le pied est nu, fer perdu au cours d'une cavalcade ou plus fréquemment usé et parti en morceaux. Ce qui donne une démarche reconnaissable aisément à l'oreille : ticatac, ticatac, ticatac...

Si fer il y a, on l'enlève. C'est maintenant le moment du diagnostic : état de la corne. La première étape consiste à préparer le sabot pour recevoir le fer, avec un ciseau, longue lame d'acier aiguisée d'un côté. Le maréchal frappe avec un marteau sur l'autre côté pour tailler la corne. Les éclats volent sous les coups du sculpteur. Ils volent loin, jusque dans la rue où un chien en embuscade peut s'en saisir pour ronger des heures durant. Le sabot est taillé de façon à former un plateau pour recevoir le fer. A l'avant, la touche finale consiste à creuser une encoche pour accueillir le petit triangle du fer qui assure le centrage au milieu. Parfois, un coup généreux ou mal ajusté peut aller au-delà de la corne et blesser. Une goutte de sang perle, jamais plus. Si le pied est trop abîmé, un peu de repos est le bienvenu pour l'homme et l'animal. Il faut maintenant choisir le fer, avec l'ancien quand il existe, c'est facile. En son absence, un coup d'œil et l'expérience suffisent. Le fer retenu est mis dans le foyer et le soufflet activé pour le porter au rouge. Le cheval donne de nouveau son pied tandis que P'tit Louis s'approche avec le fer tenu avec une pince. Posé sur la corne, fumée et odeur se répandent. En enlevant le fer et au vu de l'empreinte, on devine les petits ajustements nécessaires. Le fer remis au feu, quelques derniers coups de ciseau ajustent le sabot. Cette opération ne demande pas plus de deux ou trois essais. Voici pour le sabot, mais il faut éventuellement adapter le fer. Ignorants que vous êtes si vous pensez que tous les sabots se ressemblent ! Et bien non, il en est des ronds, des ovales, des plus ou moins pointus. C'est ici qu'intervient l'enclume. Le fer est chauffé aussi pour cela. P'tit Louis arrondit, écarte, redresse le fer. Le "nez" de l'enclume est utilisé à plein, il permet de donner l'arrondi souhaité.

Quand tout va bien, le forgeron appuie le fer rouge sur la corne, avec les manches d'une deuxième pince coincés dans les trous du fer. Il ne reste plus qu'à clouer. P'tit Louis sort les clous de la poche de son tablier de cuir, ils font gaillardement cinq ou six centimètres de long, plats et effilés. Leur tête s'adapte à la forme des trous. Enfoncés, ils ressortent en couronne tout autour du sabot. Il ne reste plus qu'à les couper et retourner ce qui dépasse d'un coup de marteau, un autre marteau faisant contrecoup. Pour figoler, P'tit Louis, qui aime le travail bien fait, à coups de râpe, lisse la corne au bord du fer. Un coup de lime à ongles en quelque sorte. Voici une chaussure toute neuve. L'exercice se répète aux autres pieds si besoin est. C'est souvent le cas, comme pour les automobiles. Quant au cheval plus teigneux ou simplement plus craintif, il faut le coincer dans une sorte de manège : deux grandes barres pivotantes l'enserrent et le patient est consigné à l'intérieur. Le pied à ferrer est soulevé avec des courroies de cuir et attaché en position de ferrage, on peut procéder à l'opération. Si notre quadrupède est vraiment trop agité, la parade consiste à soulever le pied opposé en diagonale.

Avec seulement deux pattes, on fait moins le fier ! C'est le calme ou la chute. P'tit Louis a ainsi ferré des générations de chevaux devant des spectateurs sans cesse renouvelés.

Le spectacle et l'odeur attirent les gamins, mais l'école a ses obligations. Le jeudi devrait être réservé au maréchal-ferrant.

P'tit Louis n'exerce pas seulement son talent sur la plus belle conquête de l'homme, comme on dit quand on n'a pas d'imagination. Parfois, il est appelé à des interventions plus thérapeutiques, auprès des vaches. Et oui ! Il arrive que ces charmants ruminants se blessent avec un bout de ferraille (barbelé...) ou un caillou particulièrement pointu. En général, cela cicatrise, mais parfois non. Il faut intervenir. Le vétérinaire délègue volontiers l'intervention chirurgicale au maréchal-ferrant. Pourquoi lui ? C'est très simple. La plaie nettoyée doit être protégée le temps de la cicatrisation et la pose d'un fer absolument nécessaire. La bête repérée par sa boiterie est ramenée à l'étable. Une vache ne se laisse pas manipuler comme un cheval. Il faut mettre en œuvre des méthodes nettement plus contraignantes pour l'immobiliser. En général, on attache la patte avec une corde solide tendue à une poutre en travers de la porte, tandis que la tête elle-même l'est avec la chaîne, de façon habituelle, au palisson<sup>1</sup> de la mangeoire. La patte est ainsi maintenue en extension pour les contraintes du service. Là encore, le ciseau est l'outil de la première étape. La différence, et elle est de taille, c'est qu'agir sur une blessure infectée, c'est douloureux. La victime se défend par des ruades continues ou du moins des tentatives, la corde doit être fermement maintenue. Parfois, le ciseau vole sous l'impact. La patiente peut même se laisser tomber à genoux. Mais il faut crever l'abcès, au sens premier du terme. La plaie curée, le caillou ou le morceau de ferraille retiré, du désinfectant est généreusement versé sur le sabot. La deuxième étape, la pose du fer, peut commencer. Ici point de chauffage, le fer est simplement posé sur le pied et la languette retournée sur l'extrémité du sabot, comme un ongles sur des feuilles de papier. Des clous, de taille beaucoup plus modeste, adaptée, complètent la fixation. Les chiens que le spectacle intéresse fortement sont instamment priés d'aller voir ailleurs. Leur présence ne contribue pas à la sérénité souhaitée de la scène. C'est bien tentant de mordre une patte immobilisée et sans risques !

Dans les autres facettes de son métier, P'tit Louis n'a pas les animaux pour clients. Le métal reste son quotidien. Les activités sont rythmées par les saisons et les travaux. A l'automne, saison des labours, ce n'est plus de souliers de chevaux dont il s'agit mais de ceux des charrues : les socs. Ils s'usent et il faut les "recharger". La technique consiste à souder une plaque de fer sur le soc usé et lui rendre ainsi une nouvelle jeunesse. Dieu sait que les modèles sont nombreux ! Les socs rajeunis sont attachés ensemble et accrochés à une solive équipée d'une série de pointes, le nom du propriétaire inscrit à la craie en attendant qu'on revienne les récupérer. Ils sont souvent par paires. Les charrues tractées n'ont généralement que deux oreilles (versoires, pour les ignorants des choses de la terre), plus tard ce nombre augmentera en même temps que la puissance des tracteurs et la surface des champs. Un soc isolé est celui d'une charrue à cheval. Cet exercice s'applique aussi aux coutres, aux socs de bineuses, de cultivateurs<sup>2</sup>... et plus modestement aux outils de jardin.

---

<sup>1</sup> Poutre verticale servant à séparer l'étable de la mangeoire

<sup>2</sup> Pas le paysan, mais son matériel!

Dans l'atelier, il y a aussi des choses vraiment impressionnantes. Le marteau-pilon, c'est gigantesque, surtout vu d'en bas par les yeux d'un gamin. Cela doit faire dix mètres de haut, trois c'est bien suffisant dans la réalité. Ça vous écrase une plaque de métal sans plus de difficultés qu'un de morceau de pâte à modeler, et puis ce bruit : on dirait un avion se tapant dans le mur du son. Et les doigts, que ça fait mal, rien qu'à y penser. Il y aussi un machin dont je n'ai jamais su le nom qui sert à couper les tiges et les plaques. Pour rapprocher les mâchoires, une immense vis est équipée d'une tige de plus d'un mètre avec à chaque bout deux boules de plus de trente centimètres de diamètre, que l'on fait tourner pour prendre de l'élan. J'ai droit de tenter ma chance, de tester ma petite force, le remonter à vide pour desserrer les mâchoires est déjà un exploit.

Voici donc l'essentiel des activités de P'tit Louis dans son atelier. Quand il n'est pas au fourneau, on peut le trouver au bistrot. Le feu, ça vous dessèche le gosier ! Un cheval ferré, ça vaut bien une tournée, de rouge ou de blanc. C'est selon. Le matin, la tendance est plutôt au petit blanc sec. De plus, il traîne toujours un soiffard dans la rue pour compléter l'équipage. Le temps n'est pas compté, il a la valeur des échanges.

Autre moment fort, le cerclage de roue de carriole ou de tombereau. Ce n'est pas une mince affaire, de nombreuses personnes sont mobilisées. La scène se passe dans la cour de FD, charron de son état et voisin de l'école. C'est le matin, juste avant l'école justement, quoi de mieux ? La roue, toute nue, attend tranquillement appuyée au muret. Le cerclage, deux mètres de diamètre, est au milieu d'un brasier fait de morceaux de bois, des cosses, de belle tenue. Quand nous, les gamins, arrivons, la ferrure est déjà rouge, signe qu'elle chauffe depuis un bon bout de temps. A la couleur du métal, la bonne température semble atteinte. La roue est alors posée à l'horizontale, maintenue par des cales, la circonférence bien accessible. Le maître de cérémonie, P'tit Louis, rameute tout son monde ; chacun, connaissant son rôle, se munit des outils correspondants. Des pinces-crochets pour ceux qui vont porter la ferrure, des arrosoirs pleins d'eau pour la "valetaille". Tout le monde est prêt ? On peut y aller.

Au signal, la ferrure est sortie du brasier et présentée au-dessus de la roue, bien verticalement. Elle doit avoir un diamètre juste supérieur à celui de la roue, sinon... Ensuite, d'un seul mouvement, elle est baissée sur la roue, quelques coups de masse finissent de l'ajuster au bois. Immédiatement, la roue prend feu, forcément, du fer chauffé au rouge contre du bois bien sec ! C'est ici que les arroseurs interviennent, ils versent sans interruption de l'eau sur la circonférence, tournant autour de la roue comme des sorciers indiens autour du malheureux cow-boy. L'eau éteint le feu, on l'aura deviné, mais surtout refroidit le métal qui se contracte et vient enserrer la roue, assurant parfaitement le cerclage. Quelques derniers coups de masse, plus par acquit de conscience que par nécessité, mettent fin à l'ouvrage. Tous se redressent, c'est fini, la tension retombe. C'est qu'il commence à faire soif ! Ce genre de travail, ça vous altère les papilles et assèche le gosier. Malgré l'heure matutinale, un petit coup de blanc sera le bienvenu.

P'tit Louis compte parmi les nombreux anciens poilus que je connais. Les autres ont leur nom sur le monument aux morts et il y en a beaucoup. Toute cette génération a connu la Grande Guerre. Et c'est bien rare que la conversation ne glisse sur ce sujet. Ça part par hasard : "tiens ça me rappelle un cheval qu'on avait pour tirer les pièces d'artillerie.." ou "Y'avait un gars de Bergerac qui forgeait toutes sortes d'objets avec les douilles de 75. Faut dire qu'on n'en manquait pas ! Tu serais capable d'en faire autant toi ? ...". Quand on a vécu de tels événements vers ses vingt ans et que ce fut le seul grand voyage, l'expérience de sa vie, le sujet est forcément récurrent. Et puis, à qui en parler, qui pourrait comprendre ? D'où la réaction habituelle des femmes aux réunions de famille : "vous n'allez pas encore nous bassiner avec vos histoires de 14".

En plus du spectacle de la forge, j'ai souvent droit à des petits gâteaux, chez Lucie, sa dame, une petite femme toute gentille qui m'invite chez eux. P'tit Louis me demande toujours des nouvelles de mon grand-père, ils sont très copains.

Et puis un jour, P'tit Louis a pris sa retraite et plus rien n'a été tout à fait comme avant. Les coups de marteau ont cessé, le soufflet a expiré un dernier râle. Il a déménagé à l'autre bout du patelin, je continue à aller le voir. Il y a toujours les gâteaux, mais ce n'est plus pareil.

A l'enterrement de mon grand-père, il y a beaucoup d'anciens combattants, il y a même un drapeau et des gerbes "à notre camarade". Les autres poilus y vont de leur "On était ensemble en Argonne" ou "A qui le tour ?". De P'tit Louis, j'ai juste droit à une poignée de main, de cette main, qui "en a tant écrasé".

Et un jour, il s'en est allé, au paradis ou aux enfers. J'étais déjà "en ville" et n'ai pas assisté à son enterrement, avec fers et couronnes, sans doute.

La forge a été achetée pour y installer la Caisse d'épargne de l'écureuil. Un écureuil, il en aurait bien rigolé.

